

Entretien avec Annie Ernaux

Le sans-visage —

Il faut d'abord mentionner l'admiration mutuelle que Pascal Quignard et vous, Annie Ernaux, vous portez. Pascal Quignard en parle dans ses entretiens avec Chantal Lapeyre-Desmaison : interrogé sur les écrivains dont il se sent proche, il nomme aussitôt Annie Ernaux, pour « sa façon d'écrire, son entêtement, sa probité, sa crudité, sa violence, la beauté et la précision de ses livres. » (96).¹ En ce qui vous concerne, dans *L'écriture comme un couteau*, vous remarquez : « il y a des entreprises qui m'ont confortée dans ce que je cherche à faire » (90),² et vous citez, parmi les contemporains, Pascal Quignard. Pourriez-vous préciser plus avant les raisons de votre admiration, et les modalités d'une possible influence ?

Annie Ernaux —

C'est d'abord l'ampleur de l'entreprise de Pascal Quignard, son irréductibilité à aucune autre, qui a suscité en moi une admiration croissante au fur et à mesure que je la découvrais. C'est une recherche qui couvre aussi bien l'histoire que la philosophie, la philologie, les sciences, la peinture, la musique, sans cesser d'être littéraire, complètement littéraire par son écriture. Quignard est toujours au cœur de l'écriture, dans le corps plutôt.

Il n'est pas indifférent que le premier texte que j'ai lu de lui soit, en 1985, *Une gêne technique à l'égard des fragments*.³ Je venais de faire un usage important du fragment dans *La place*, je tenais un « journal du dehors » par définition fragmenté, et ce titre m'avait alertée. J'ai plongé avec étonnement, puis ravissement, dans cet essai qui interrogeait l'écriture comme s'il s'agissait d'un corps, évoquait la violence du fragment qui « fabrique des débris », rendait sensible l'abstraction même. C'était la première approche d'une écriture à la fois savante et extrêmement sensible, matérielle même, que je retrouverai à l'état pur dans les tomes successifs de *Dernier royaume*. Je vois dans l'œuvre de Pascal Quignard deux dimensions qui me « tirent vers le haut » : son exigence et sa liberté d'écriture. J'ajouterai son indifférence aux diktats volatils de l'institution littéraire.

Le sans-visage —

Quels aspects de son œuvre, ou quels livres, vous touchent ou vous impressionnent le plus ? Et lesquels vous semblent s'approcher de certaines de vos préoccupations ?

Annie Ernaux —

Toute son œuvre m'impressionne par son envergure, par son champ. Je n'emploierais pas le terme de monumentale, comme on le dit pour *La recherche du temps perdu*, cette cathédrale,

parce qu'il s'agit d'une œuvre infiniment plus ouverte sur le temps et l'espace, qu'elle vise à l'exploration totale de l'humain.

Ma préférence va par-dessus tout à *Vie secrète*,⁴ puis à l'aventure, qui en a découlé, du *Dernier royaume*, plutôt donc aux textes inclassables, qui mêlent le récit intime et l'essai, qui parcourent les cultures et vont toujours plus loin dans l'exploration du temps, du sexe et de la mort. Ce sont là mes propres préoccupations. Cela dit, j'aime infiniment ces récits dépouillés, d'une lumière noire, que sont *Tous les matins du monde* et *Terrasse à Rome*, dans lequel l'art de la gravure renvoie à l'écriture.

***Le sans-visage* —**

« J'ai le sentiment de creuser toujours le même trou dans mes textes », écrivez-vous encore (21). Pascal Quignard confiait, lui, à Catherine Argand, en 2002, en recourant à l'imagerie animale qu'il affectionne : « Je tourne en rond comme un vautour autour du bout de vallée qui est le mien pour en examiner sans cesse le site. » C'est assez dire, à mon avis, que vos deux œuvres se construisent, en grande partie, sur le ressassement conscient, le réexamen continu de l'expérience, et la récurrence de certaines préoccupations. Dans quelle mesure souscrivez-vous à ce parallèle ?

Annie Ernaux —

Ce sont des images très opposées, l'animal souterrain et le prédateur du ciel ! Mais je ne récuserai pas, tant s'en faut, le parallèle, simplement je suis incapable de définir ce que je cherche et même souvent ce que j'ai réussi à extirper dans un texte.

***Le sans-visage* —**

Il semble aussi que ce qui rapproche vos deux œuvres, c'est une relecture jamais épuisée de l'expérience vécue selon la grille de la culture acquise par les lectures, et surtout à la lumière des savoirs contemporains, de ce renouveau épistémologique advenu dans l'Après-Guerre. Votre relecture ancrée dans le biographique tend plutôt à privilégier les dimensions historiques et sociologiques de l'expérience (avec l'influence reconnue de Pierre Bourdieu), alors que sa méditation fait peut-être plus appel à la philosophie et aux disciplines marquées par le structuralisme, parmi lesquelles la linguistique, l'anthropologie et la psychanalyse. Il semble malgré tout que l'on trouve au cœur de vos deux œuvres une profonde réflexion sur ce qui nous constitue comme humains, dans nos dimensions culturelle et « naturelle » - ou du moins corporelle, et dans nos mémoires. Est-il excessif d'y lire des méditations convergentes sur l'individuel et le général ? Et sur la poursuite d'une vérité qui pour vous « se dérobe sans cesse » (30), et qui pour lui n'est jamais qu'un « démenti provisoire » ?

Annie Ernaux —

Si je compare ce que vous appelez à juste titre une relecture jamais épuisée de l'expérience vécue, il me semble que celle-ci, chez Pascal Quignard, s'effectue en effet à la lumière de

l'anthropologie, la psychanalyse, la linguistique et, plutôt que « la » philosophie, les philosophies, de l'Antiquité au XX^{ème} siècle.

Plus généralement, il se sert de tout ce qui apporte une pensée, un savoir, il puise les signes et les traces de l'humanité dans les différentes cultures. J'ai privilégié l'éclairage de la sociologie bourdieusienne, parce que celle-ci correspondait à mon expérience vécue – mais aussi ce qu'on a appelé la nouvelle critique, Blanchot, Barthes, pour répondre notamment à mon interrogation, « comment écrire aujourd'hui et écrire sans trahir ? ».

Ce qui me frappe, c'est que, issus de milieux culturels on ne peut plus opposés - Pascal Quignard appartient à une famille de grands lettrés, mon grand-père paternel ne savait pas lire et pour mes parents la rédaction d'une lettre s'apparentait à un casse-tête – la langue soit pour nous deux l'élément fondamental, fondateur de l'œuvre, avec son corollaire le silence. La douleur de la langue, pour des causes, et avec des effets, très différents. En un sens, j'ai aussi perdu non pas « la » langue, mais ma langue d'origine qui était en grande partie le patois normand, langue non écrite, dont encore aujourd'hui je comprends tout le lexique, mais qui ne franchit pas mes lèvres. Je n'habite pas tout à fait la langue française.

En mettant de côté le terme de méditation que je ne ressens pas comme valable pour moi, il y a sans doute, dans notre travail, un même décentrement de l'ego pour examiner, décrire et défaire les apparences, les illusions. Quelque chose d'un doute fondamental, radical, qui anime secrètement certains écrivains, comme Flaubert, les moralistes du XVII^{ème}, tel ce Jacques Esprit, auteur de *De la fausseté des vertus humaines* », que Pascal Quignard a préfacé.⁵ Je pense qu'il serait d'accord avec cette phrase de Paul Auster que j'ai mise en exergue à *La honte*, comme un programme d'écriture et de lecture : « Le langage n'est pas la vérité. Il est notre manière d'exister dans l'univers ».

***Le sans-visage* —**

Il y a aussi, chez vous, un geste politique dans l'écriture, qui « concourt à la subversion des visions dominantes du monde » (52). Retrouvez-vous un geste analogue chez Pascal Quignard ?

Annie Ernaux —

C'est par là, cette volonté de ramener l'individu à son origine, de le situer dans le temps immémorial et de le dépouiller de ses croyances, que Pascal Quignard concourt, plus qu'à une subversion – qui suppose un remplacement – à une destruction des valeurs de la société. De ce point de vue, *Les désarçonnés* constitue le texte le plus éclatant, explicite, contre la violence de la guerre, la religion. Il prône le renoncement, l'écartement volontaire, comme une forme de résistance au pouvoir politique. Mais se détourner de la société, mener une « vie secrète », c'est une forme de négation de la « polis », un idéal, un luxe, dont les possibilités de réalisation ne sont pas indépendantes du politique. Il me semble que la vision de Pascal Quignard est avant tout moraliste, aboutit à une dénudation de l'homme jusqu'au « naturel » dans une démarche où le sexuel, « la nuit sexuelle » tiennent un grand rôle.

Le sans-visage —

Une autre dimension commune à vos deux entreprises, c'est le double travail sur la forme d'une part, sur la langue de l'autre, avec ce que cela implique de subversion des genres « institués ». « La question du genre m'intéresse peu » dites-vous (53), et vous ajoutez que « l'écriture est la recherche d'une forme » (97). En effet un apport majeur de vos livres est d'échapper aux catégories convenues, aussi bien au roman qu'à l'autobiographie. De son côté, Pascal Quignard privilégie ce qu'il nomme les « hybrides inféconds », qu'ils soient romans méditatifs et philosophiques, essais contemplatifs troués de récits, d'hallucinations et de poésie, ou d'autres formes encore. Que pensez-vous de sa recherche de formes ? Et vous reconnaissez-vous aussi dans son insatiable exégèse étymologique ?

Annie Ernaux —

En faisant court, je dirais que je recherche une forme qui « organise » des données de la mémoire, en dehors de tout genre défini, roman, autobiographie, autofiction, essai. Mais une forme qui reste en général narrative. Pascal Quignard écrit quant à lui, de façon audacieuse, des textes en effet hybrides, qui assortissent des formes relevant de plusieurs genres, du conte à la maxime, en passant par la confidence personnelle. J'ai souvent pensé à Diderot, notamment celui du *Neveu de Rameau* et de *Jacques le Fataliste*. Si l'on envisage les œuvres des siècles passés aussi bien en Orient qu'en Occident, on s'aperçoit de la grande diversité des formes, de « l'espace littéraire » pour citer Blanchot.

L'exégèse étymologique chez Pascal Quignard me fascine mais c'est un recours ou un point de départ d'écriture qui me reste étranger. Je n'ai pas étudié le grec, seulement mais longtemps le latin, beaucoup l'ancien français, ce n'est pourtant jamais par leur étymologie ou leur histoire que m'arrivent les mots. Je les reçois, je les choisis en fonction de leur charge affective, mémorielle, de leur connotation sociale. En revanche, je suis infiniment sensible à la manière dont Pascal Quignard évoque, ressent, la grammaire, les modes et les temps de verbes, l'imparfait de l'indicatif en particulier.

Le sans-visage —

Puisque nous sommes dans les similarités, il serait important de mentionner une grosse différence. Vous vous refusez à toute fiction, alors que pour lui tout est fiction, y compris la pensée elle-même.

Annie Ernaux —

Ce point de dissension serait à débattre, peut-être que nous ne donnons pas la même étendue à la notion de fiction. Je ne donne pas comme fictifs la sensation, le désir, ni la pensée, même si elle est dans l'erreur, bref, rien de « ce qui a eu lieu » qui constitue pour moi comme la voie vers le réel. Réel dont j'adopte tout à fait la définition de Pascal Quignard : le réel, c'est le référent indicible. L'écriture d'un texte représente pour moi cette tension vers le réel au travers des données du vécu, l'exemple disons le plus clair en est *Passion simple*, qui consiste dans une

énumération des signes de la passion qui m'a traversée : aucun n'est fictif. Ce qui l'est, ici et dans les autres textes, c'est la forme, qu'il me faut imaginer, inventer dans son sens étymologique et qui me donne en général un mal fou !

***Le sans-visage* —**

Venons-en à la lecture. Chez l'une comme chez l'autre, les lectures d'enfance (*Jane Eyre*, par exemple, pour vous, *L'âne d'or d'Apulée* pour lui) furent capitales.

Annie Ernaux —

Marielle Macé, dans *Façons de lire, manières d'être*,⁶ évoque le livre comme une « forme de vie » proposée au lecteur. Il me semble que mes lectures d'enfance et largement d'adolescence m'apportent des modèles de vie, c'est le cas de *Jane Eyre* mais aussi – en négatif – d'*Une vie* de Maupassant. Grandissant dans un milieu scolaire catholique - où la lecture, surtout pour les filles, était considérée comme la porte ouverte à tous les démons de l'enfer - et près d'une mère grande lectrice mais ignorante des hiérarchies culturelles, j'ai lu en désordre des romans féminins (Delly, Daniel Gray), Dickens, Alphonse Daudet, Pierre Benoit, Hans Fallada, John Knittel, etc. La recension est difficile dès lors qu'il s'agit de textes que l'acquisition de la culture légitime a ensuite dévalorisés. C'est à partir de quatorze ou quinze ans que je serai avide de lire Balzac, Flaubert, Baudelaire, et les contemporains Sartre, Camus, les grands romanciers américains. Sans doute pourrais-je dater plus ou moins de là, la recherche, cette fois, « d'une forme d'écriture », laquelle deviendra consciente et volontaire avec la lecture attentive du Nouveau Roman dès 1960. Il y a une dimension autodidacte dans mes lectures et une absence totale de la littérature gréco-latine jusqu'à l'université, Cicéron et Virgile connus seulement au travers du pensum de la version scolaire.

Je pense que la bibliothèque intérieure et la manière dont celle-ci s'est constituée ont un poids considérable dans la perception de l'écriture et de son rôle.

***Le sans-visage* —**

La question de la lecture appelle celle du lecteur ou de la lectrice. Vous expliquez que vos livres, loin d'être « un travail sur soi », constituent une projection dans le monde, et débouchent sur « la transmission, le don aux autres d'un texte » (60), qu'ils véhiculent une « intentionnalité » (64). Si ce terme semble éloigné des préoccupations de Pascal Quignard – qui accorde peut-être un plus grand rôle au jaillissement scriptural comme geste instinctif -, on trouve aussi chez lui non seulement un souci, mais aussi un statut du lecteur comme partie intégrante du processus littéraire. Si bien qu'à la limite, l'écrivain demeure lecteur s'adressant à d'autres lecteurs. Vous retrouvez-vous dans cette « communauté de solitaires » ainsi décrite ?

Annie Ernaux —

Je précise d'abord que tout ce que je dis sur l'écriture comme don et transmission n'a rien à voir avec une quelconque volonté ou intentionnalité consciente. La question qu'on me pose parfois -

quel est le message de votre livre ? – m’a toujours désarçonnée. Simplement, je constate que certains lecteurs reçoivent mes livres comme un don ou une forme de transmission, se les approprient au point de penser qu’ils sont écrits pour eux. Mais même si écrire implique toujours un lecteur – je le ressens même à l’intérieur de mon journal intime, destiné pourtant à paraître de façon posthume – il n’a aucun visage, n’appartient à aucune catégorie. Je me demande parfois s’il n’est pas plutôt une idée, une abstraction, Dieu, le Jugement dernier.

Je conçois bien une similitude entre l’écriture et la lecture, tous deux des actes, des états, solitaires, avec un retrait identique du monde dans un ailleurs. On ne peut ni écrire ni lire en discutant avec quelqu’un ou en regardant la télévision. Pour certains – pas moi - la musique ne rompt pas la solitude. Mais il n’y a aucune commune mesure entre l’activité réceptrice du lecteur et l’activité créatrice de l’écrivain, confronté à une matière invisible et sans mots, qu’il rend visible, intelligible, sans en ressentir lui-même aucun effet, seulement pouvoir dire, « c’est ça » ou « ce n’est pas ça ».

***Le sans-visage* —**

Par une heureuse coïncidence, vous avez tous deux grandi à proximité l’un de l’autre, vous à Lillebonne et Yvetot, lui au Havre (de 1951 à 1959). La présence du Pays de Caux dans les deux œuvres semble capitale – chez lui, la ruine résultant des bombardements de la deuxième guerre et la reconstruction qui suivit, mais aussi les bois de Tancarville, la campagne normande, la Seine ; chez vous, l’ancrage dans le monde rural et ouvrier issu du 19^e siècle, le plateau cauchois venteux et rude, le bourg normand et ses classes sociales marquées, la Seine aussi, Villequier. Pensez-vous que cette présence rapproche vos deux entreprises ?

***Annie Ernaux* —**

Je crois à l’importance capitale des lieux où l’on vient au monde et où l’on grandit. La Normandie des années 1940 et 1950 offre un paysage de villages anciens intouchés et de villes détruites, lentement reconstruites. Les ruines, les baraquements provisoires qui ont duré des années, tout cela est une image de mort et d’instabilité. Quand j’ai lu pour la première fois la phrase de Valéry sur la mort des civilisations, je voyais les pans de murs, les énormes tranchées de Rouen, du Havre et d’Yvetot, de Caudebec-en-Caux, les blockhaus sur les plages de Dieppe, de Sotteville-sur-mer, toute cette tranquille dévastation silencieuse. Née en 1940, j’ai de plus le souvenir vivace des bombardements de 1944 sur Lillebonne, situé à 20km seulement du Havre, du ciel que les adultes scrutaient sans cesse parce qu’il apportait la mort.

Je ne sais si Pascal Quignard a été hanté comme je l’ai été par la ville d’avant, Le Havre ou Yvetot, sorte de fantôme que nous ne connaissons jamais. Tout cela induit une certaine vision nihiliste de l’Histoire.

***Le sans-visage* —**

Pascal Quignard fut aussi votre éditeur chez Gallimard, pendant plusieurs années. Auriez-vous quelque chose à partager avec nous sur cette relation professionnelle ?

Annie Ernaux —

Il a été mon éditeur chez Gallimard trop peu d'années ! Exactement de 1991 à 1994. Mais j'ai continué à le solliciter par la suite dans ce rôle, hors de Gallimard, pour deux textes.

Jusqu'en 1991, je n'avais pas à proprement parler d'éditeur : j'arrivais avec mon texte terminé, je le donnais à une personne de la maison Gallimard, Odette Laigle aujourd'hui disparue, dont la mission était de le confier au comité de lecture. La même Odette Laigle me rendait compte de l'acceptation. Point. J'ai rencontré pour la première fois Pascal en 1988 et j'ai décidé de lui apporter mon prochain manuscrit. Mon éloignement des instances littéraires était si grand que j'avais ignoré jusque-là sa fonction d'éditeur. Son accueil, après qu'il a lu le manuscrit de *Passion simple*,⁷ très court, atypique, que je lui avais confié l'été 1991, a changé du tout au tout ce rapport, lointain et méfiant, assez hostile, que j'entretenais avec l'édition, même si aucun de mes textes n'avait fait l'objet d'un refus.

C'est difficile à expliquer parce qu'il s'agit d'un mélange de confiance, de respect et de compréhension s'installant à l'intérieur d'un territoire d'égale importance par les deux personnes face à face, l'espace littéraire, pour reprendre encore le mot de Blanchot. La compréhension de la gravité que représente l'écriture dans une existence, sans que cela soit formulé dans notre discussion, dénuée d'emphase. Je ne sais pas s'il accepterait cette définition qui me vient de « directeur de conscience littéraire » ...

***Le sans-visage* —**

Enfin qu'est-ce qui fait, selon vous, l'intérêt principal de l'œuvre de Pascal Quignard ?

Annie Ernaux —

Le mot œuvre suppose un ensemble fini, ce qui n'est pas le cas, loin de là. Je dirais, plutôt, la recherche de quelque chose, le « perdu » ou l'origine, qui s'effectue en interrogeant les multiples formes de la présence humaine, en particulier l'art et la pensée. Faire ressentir par une prose à la fois précise et poétique ces choses dont Hugo écrit qu'elles « plongent dans la nuit d'un mystère effrayant », c'est la force et la spécificité de Pascal Quignard.

Entretien réalisé avec Jean-Louis Pautrot au cours de l'été 2018

© 2019 *Le sans-visage / Faceless*

ISSN 2642-2115

¹ *Pascal Quignard le solitaire* (Paris : Flohic, 2001).

² Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau, entretien avec Frédéric-Yves Jeannet* (Paris : Stock, 2003).

³ *Une gêne technique à l'égard des fragments* (2^{nde} édition, Paris : Galilée 2005).

⁴ *Vie secrète* (Paris : Gallimard, 1998).

⁵ Jacques Esprit, *La fausseté des vertus humaines* (Paris : Aubier, 1996). La préface de Pascal Quignard porte le titre « Traité sur Esprit ».

⁶ Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être* (Paris : Gallimard, 2011).

⁷ Annie Ernaux, *Passion simple* (Paris: Gallimard, 1991).